2ME ANNÉE—No 14 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 17 OCTOBRE 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

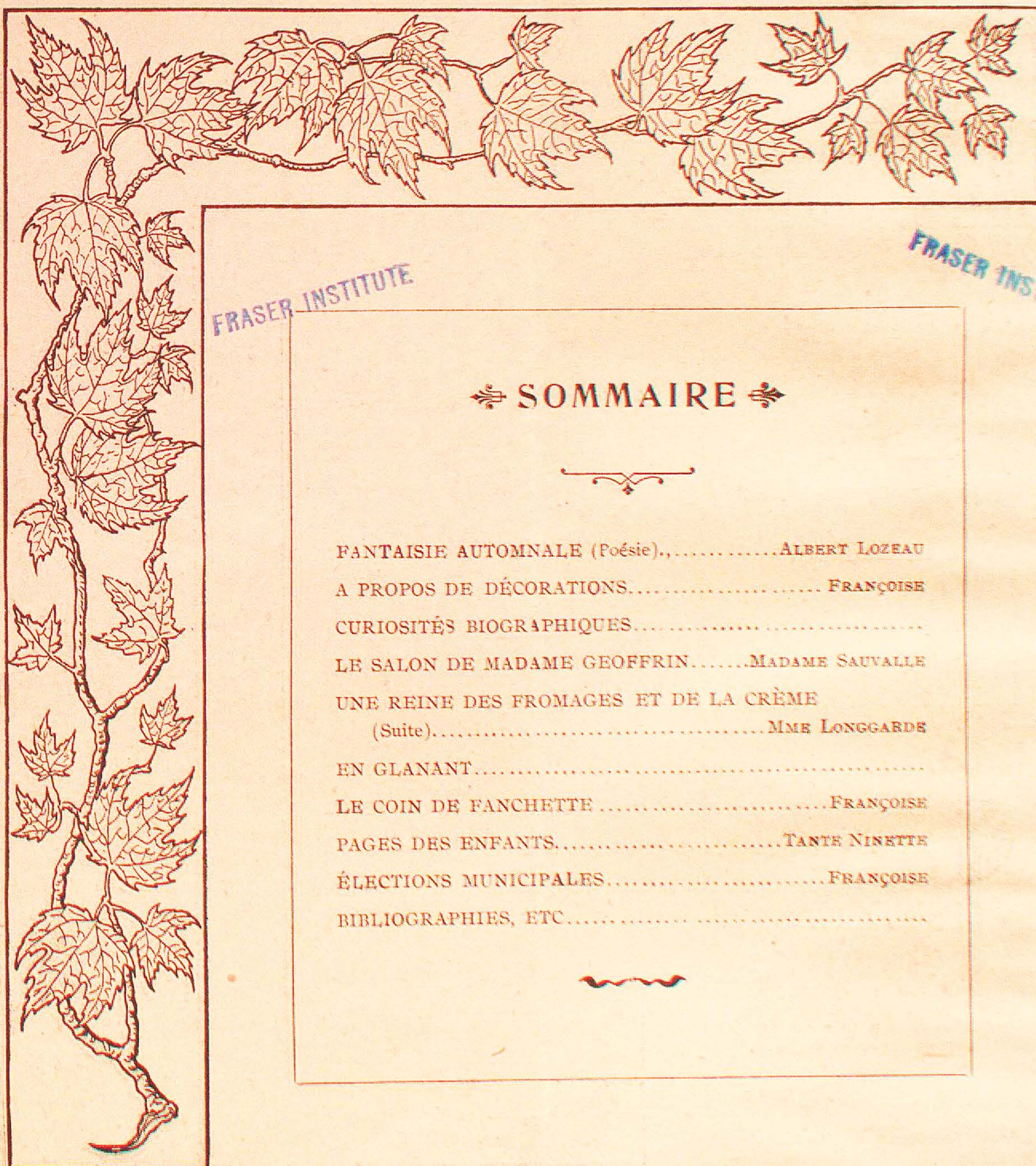
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL: MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 14 SAMEDI, 17 OCTOBRE 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00 Six mois - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	Un an - - - Quinze francs Six mois - - - - 7 frs 50 Strictement payable d'avance.

Fantaisie Automnale

Votre âme s'attriste en voyant l'automne
Couler du ciel gris en averse lente.
Le front sur la vitre au bruit monotone
Vos paupières ont joint leurs cils tremblants...

Vous rêvez déjà, presque somnolente
Au rythme endormeur de l'eau qui chantonne,
Des premiers flocons de neige si blancs,
Afin que du blanc sur du noir détonne.

Qu'ils rêvent du clair dans l'ombre qu'il pleut,
Vos chers yeux pensifs au fin regard bleu ;
Ne les rouvrez pas : la chimère est brève !

Car il vous faudrait, en voyant glisser
La pluie à la vitre et le ciel baisser,
Reculer, hélas ! d'un peu votre rêve !

ALBERT LOZEAU

Octobre 1903.

A propos de décorations

J'AI reçu le livre de M. Henry J. Morgan, le publiciste bien connu, intitulé : *Types of Canadian Women.*

Des mérites de l'œuvre, j'en causerai plus tard ; car elle mérite à tous égards une mention spéciale.

De crainte, cependant, de tomber dans des longueurs, je ne m'attarderai, pour cette fois, qu'à un projet suggéré par l'auteur, dans sa préface, qui lui a déjà valu l'approbation enthousiaste d'une partie de la presse anglaise.

"Il me semble, dit M. Morgan, que le temps soit arrivé où l'on doive reconnaître le mérite et la dignité des femmes de l'Empire colonial d'Angleterre, lesquelles ont droit de recevoir leurs récompenses aux sources mêmes de l'honneur (*at the Fountain of Honor.*)"

Cette reconnaissance solennelle de nos vertus et de nos bonnes actions, ce souci de les voir rétribuées de la façon la plus honorable, témoignent hautement en faveur du tempérament chevaleresque et courtois de M. Morgan ; les Canadiennes se défendront mal d'une sympathie trop vive envers ce preux qui offre si volontiers de rompre une lance en leur faveur.

Seulement, entendons-nous bien sur la nature et la provenance de ces récompenses.

M. Morgan pense comme un Anglais qui ne voit rien de si haut et de plus beau qu'une décoration impériale.

Mais les mots "colonial" et "impérial" n'ont pas autant de saveur pour une vraie canadienne, qui estime, à juste titre, que la meilleure récompense qu'on puisse lui décerner ne doit être accordée que par le gouvernement de son pays.

Et d'ailleurs, si vous voulez connaître la véritable signification de ces mots, si chers au cœur de M. Morgan qu'il les répète à chaque paragraphe de son avant-propos, sortez un peu du Canada et vous verrez ce qu'ils nous valent au-dehors.

J'en parle avec connaissance de cause ; j'en ai vu l'expérience, à Paris, lors de l'Exposition de 1900.

Quand on a toujours vécu au Canada, on jouit, je me plais à le reconnaitre, d'une si grande indépendance qu'on vient à croire qu'elle règne dans toute sa plénitude. Quand on s'est habitué à n'obéir à d'autre gouvernement que celui qui commande à Ottawa ou à Québec, on se persuade facilement qu'en vérité les Canadiens, maîtres chez eux, sont, ailleurs, les égaux des citoyens d'autres nations.

L'illusion ne dure guère. Je l'ai vite perdue au Pavillon du Canada, où, en une heure, j'ai entendu les mots,

"colonie, coloniaux," plus de fois que dans toute ma vie.

C'est ça qui rapetisse vite votre orgueil patriotique, votre fierté nationale. Quand je pense à mon étonnement d'abord, à mes rébellions intérieures ensuite ! Car, je n'avais auparavant point encore apprécié le peu de place que tient une colonie dans le concert universel des nations.

Quoi, rien qu'une colonie notre pays, "le plus beau du monde," si riche, si fertile, si étendu qu'il renfermerait quatorze fois la France et presque une fois l'Europe entière !

Oui, rien qu'une colonie, c'est-à dire un accessoire, un petit détail, qui ne peut prétendre à rien, bon tout au plus à servir de piédestal ou de chair à canon.

Oui, rien qu'une colonie et les autorités impériales nous l'ont rappelé à maintes reprises, dans la dispense de leurs privilèges. Le Haut Commissaire canadien d'alors, s'il voulait parler, pourrait raconter les péripéties des nombreuses luttes qu'il a eu à soutenir pour obtenir, je ne dirai pas des faveurs, mais l'affirmation de nos droits.

"Good enough for Colonials," j'ai entendu cela, et je n'en perdrai pas de sitôt la mémoire.

De considérations à l'étranger, une colonie n'en a guère; si la France a particulièrement remarqué le Canada, en 1900, celui-ci le doit surtout à son origine première. La France nous a accueillis comme des frères envers lesquels elle avait eu des torts, qu'elle avait à cœur de réparer.

Depuis que j'ai jugé de la place insignifiante que nous tenons vis-à-vis des peuples libres, en dépit de nos mines fabuleuses, de nos forêts immenses et de nos richesses de toutes sortes, les mots colonie et colonial me font abhorrer leur sens partout où je les rencontre.

Que quelque Ordre de Mérite soit fondé en faveur du sexe féminin, le projet est louable, mais à la condition qu'il soit fondé par notre propre gouvernement pour les femmes canadiennes, et non par le gouvernement impérial pour les "Femmes de la Colonie Impériale d'Angleterre", (Women of England's Colonial Empire) ainsi que nous appelle pompeusement M. Morgan chaque fois qu'il parle de nous.

Et pourquoi, nous, qui devons donner, les premières, l'exemple de tous les dévouements et de tous les patriotismes, serions empressées d'accepter des dignités et des titres que tant d'hommes d'état canadiens ont refusés et que d'autres n'ont acceptés qu'à leur corps défendant ?

D'ailleurs, c'est un soin que notre gouvernement ne devra remettre à personne de distribuer des récompenses aux plus méritantes d'entre les Canadiennes. Le premier, il sera heureux de reconnaître, d'une façon tangible, la vaillance, l'énergie ou le talent des femmes du beau pays qu'il a le bonheur de conduire à ses grandes destinées.

Au fond, mon Dieu ! est-il besoin d'être médaillée pour avoir accompli son devoir ? et les décorations, à ce compte, ne seraient-elles pas par trop nombreuses ?

Ce qu'il serait plus à propos pour un gouvernement de faire, c'est d'aider la femme qui travaille au bien de son pays, en lui procurant les moyens matériels de consacrer sa vie à cette noble tâche et de dévouer toute son influence au développement intellectuel et moral de ses compatriotes.

Monsieur Morgan, les Canadiennes-françaises vous remercient des distinctions que vous voulez obtenir pour elles du Gouvernement Impérial, mais leurs aspirations s'élèvent plus haut encore :

Plus d'honneur que d'honneurs, voilà surtout l'ambition des femmes Canada, et la seule épitaphe qu'elles souhaitent voir sur leur tombe.

FRANÇOISE.

La mollesse est une langueur de l'âme qui l'engourdit et lui ôte toute vie pour le bien. BERRYER.

Quand nous voulons fixer la mort, la vie nous éblouit.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Le mal des gens d'esprit, c'est leur indifférence; celui des gens de cœur, leur inutilité. MUZETTE.

Celui qui vous a une fois rendu un service sera plus disposé à vous en rendre un autre que celui que vous aurez obligé vous-même. FRANKLIN.

Curiosités biographiques

On lit dans une des feuilles de l'*Ami des Lois*, journal publié sous la Révolution, cette anecdonée comme très authentique.

"Milord Tylney avait fait le voyage de Montbard, maison de campagne de Buffon, uniquement pour voir l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Dans son empressement, il ouvre la porte de l'appartement, quoiqu'on l'ait prévenu que M. de Buffon dormait. Au bruit, le naturaliste s'éveille. Milord fait ses excuses. Alors, quelque fâché qu'il fût d'être dérangé, Buffon prend une figure souriante et s'avance vers l'étranger : "Entrez, Monsieur, lui dit-il, je sens qu'il serait dur de refuser à un philosophe *la vue d'un grand homme*."

***

Le célèbre La Condamine était atteint d'une surdité assez forte. Le jour de sa réception à l'Académie, à un souper qu'il donna pour fêter cet événement, il fit l'impromptu suivant ;

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle.
Il est bien sourd ; tant mieux pour lui !
Mais non muet, tant pis pour elle !

***

Le même La Condamine arrivé à un âge assez avancé résolut d'épouser une de ses nièces. Il fallait pour ce mariage des dispenses de Rome. Le savant les demanda par lettre particulière au pape Benoît XIV, de qui il était connu. Sa Sainteté répondit : "Je vous accorde la dispense que vous demandez, d'autant plus volontiers que la surdité dont vous êtes incommodé doit contribuer à la paix du ménage."

***

Si l'on vous faisait lire le vers suivant qui, paraît-il, a coûté de longues et rudes peines à son auteur,

Qui flamboyant guidait Zéphire sur les eaux.

et qu'on vous demandât ce que vous y trouvez de particulier ou de remarquable, assurément vous seriez embarrassé pour répondre.

Or, apprenez que le titre de ce vers consiste en cela que l'auteur y a renfermé toutes les lettres de l'alphabet français, moins le *j* et le *v* qui, à l'époque où ce tour de force fut accompli, étaient confondus avec l'*i* et l'*u*, et moins aussi le *k*, qui généra'ement, en français, ne figure que dans des mots de provenance étrangère.

Le Salon de Madame Geoffrin

(*Fin*)

VOILA l'idée qu'il se faisait du rire. La vivacité de cette enfant l'offusquait : "Je n'ai jamais connu, lui répétait-il, ces mouvements violents, ce qui me fait soupçonner qu'ils ne sont pas naturels." "Quandje l'entendais me dire cela, s'écrie madame la Ferté-Imbault dans ses souvenirs, quand je l'entendais me dire cela, il m'impatientait à mourir, car j'étais bien sûre que mes mouvements de gaieté étaient fort naturels." Mais tous n'avaient pas les mêmes raisons que Mlle Geoffrin pour ne pas aimer Fontenelle, car ses travers lui étaient facilement pardonnés ; il était aimé pour lui-même, sans qu'on exigeâ rien en retour et sans flatterie. On pourrait dire de lui ce que madame du Deffaut disait de son chat : "Je l'aime à la folie disait-elle, parce que c'est la plus aimable créature du monde ; mais je m'embarrasse peu du sentiment qu'il a pour moi. Je serais au désespoir de le perdre, parce que je sens que c'est ménager et perpétuer mes plaisirs que d'employer tous mes soins à conserver l'existence de mon chat."

Il est regrettable, en effet, de reconnaître que Fontenelle était profondément égoïste et de ne pouvoir citer de lui aucune action inspirée par un mouvement du cœur, mais sa raison impeccable suppléait à tout ce qui lui manquait ailleurs et il ne fut jamais de conseiller plus sûr et d'ami plus utile que ce parfait égoïste. Aussi, madame Geoffrin lui doit-elle beaucoup de lui avoir donné sa confiance ; il fut à son tour pour elle ce qu'avaient été la grand'mère Chemineau et madame de Tencin, son guide, son modèle et son éducateur. Et un éducateur tel que Fontenelle n'était pas à dédaigner. Elle lui doit, pour une bonne part, les fondements solides sur lesquels elle édifia sa fortune. Peut-être lui doit-elle aussi quelques-uns des traits qu'on n'aime pas voir en elle et qui contrastent si fort avec sa bonté réelle.

Fontenelle mourut dans sa centième année, il y avait 25 ans qu'il était l'ami de madame Geoffrin, la séparation suprême fut pour ces deux êtres, ce qu'avait été leur longue intimité, sans effusion, sans déchirement, sans secousse.

L'un des protégés de Mme Geoffrin était d'Alembert, si gai, si animé, si plein d'esprit ; il arrivait le soir tout heureux de laisser pour quelques instants ses problèmes de dynamique ou d'astronomie, pour venir se réjouir chez son amie, où son esprit si lumineux, si profond faisait oublier en lui le savant. Il demeurait avec sa nourrice, la bonne vitrière à laquelle il avait été abandonné. Lorsqu'il devint célèbre, sa mère qui était la marquise de Tencin, voulut le reconnaître pour son fils. Mais lui noblement s'y refusa : "Non, madame, je ne connais de mère que cette nourrice à laquelle vous m'avez abandonné." Et il demeura avec sa vitrière, cette femme qui avait eu soin de son enfance, qui l'avait mieux aimé que ses propres enfants et avec laquelle il passa vingt-cinq années, les plus douces de sa vie, dit-il lui-même dans une lettre — Madame Geoffrin l'avait pour ainsi dire adopté, elle lui avait fait une rente viagère de 600 livres, plus tard, elle y ajouta 1,300 autres livres.

Marmontel aussi était pensionné par madame Geoffrin, elle avait pour lui l'affection d'une mère, mais il avait à supporter ses gronderies, car si elle était bonne et bienfaisante, elle était souvent grondeuse et exigente. Elle lui offrit gracieusement l'hospitalité sous son toit (qu'il n'accepta d'ailleurs qu'à la condition de lui en payer le loyer) ; elle voulait connaître ses affaires pour mieux servir ses intérêts et le mieux guider, car elle ne lui ménageait pas ses conseils. Elle ne supportait pas qu'il s'absentât et lui faisait grise mine quand l'été il parlait d'aller à la campagne, elle qui ne quittait jamais Paris. — Ce qui la mettait surtout hors d'elle-même, c'était d'apprendre qu'il avait risqué de compromettre son avenir par quelque imprudence. — Assurément ses conseils étaient précieux, car elle avait acquis une connaissance approfondie des hommes et des choses, et elle s'était fait une règle de conduite qu'elle ne perdit jamais de vue. Elle cherchait le bonheur de ses amis, mais elle n'oubliait pas son propre bonheur à elle, il y a peut-être un peu d'égoïsme dans cette bonté ; elle aimait soulager l'infortune, secourir les malheureux, mais sans les voir, de peur d'en être émue ; aussi lorsque quelqu'un de ses protégés se trouvait dans un embarras quelconque, éprouvait-elle de l'inquiétude, de l'ennui, car ouvertement, elle ne voulait pas s'en mêler, dans la crainte de compromettre son crédit ou son repos. Quand Marmontel sortit de la Bastille après y avoir passé une dizaine de jours pour expier une plaisanterie assez vive à l'adresse du duc d'Aumont, son premier mouvement est de lui chercher querelle, elle l'accable de railleries piquantes, de reproches amers, enfin elle s'attire cette dure riposte "Qu'il lui faut apparemment des amis infaillibles et toujours heureux." Mais le lendemain à son réveil, elle est à son chevet pleine d'agitation et de remords, confessant qu'elle n'a pu fermer l'œil de la nuit et maudissant sa propre injustice ; et elle se met à pleurer si fort que c'est Marmontel qui va la consoler à présent ; mais il lui fait gentiment la morale : "Chacun a sa façon d'aimer : la vôtre est de gronder vos amis, comme une mère gronde son enfant quand il est tombé." La scène est charmante et nous peint madame Geoffrin d'une façon vive et naturelle avec sa bonté despotique et son affection tracassière.

Plus tard, lorsqu'il s'agit de faire entrer Marmontel à l'Académie française, à chaque obstacle qu'il rencontre, à chaque élection nouvelle qui ajourne ses espérances, elle ne peut maîtriser son dépit, elle l'aborde en

pinçant les lèvres: "Eh bien! il est donc décidé que vous n'en serez point!" C'est tout l'encouragement qu'elle lui donne. Mais en même temps, elle remue ciel et terre pour lui obtenir des voix, et elle n'a de repos qu'après la victoire remportée.

Marmontel n'eut pas seul le privilège de l'humeur grondeuse de madame Geoffrin, cette disposition s'étendait au contraire sur tous ceux qu'elle honorait de son amitié et qu'elle avait admis au nombre des sujets de son royaume. Entrer dans son intimité, c'était accepter par avance, et chacun le savait, une discipline rigoureuse, dont il ne faisait pas bon de s'écarter, car elle se fâchait sérieusement et sa mauvaise humeur se faisait sentir par un refroidissement subit, une sorte de "petit dépit sec" fort redouté des gens de son entourage.— Mais cette humeur grondeuse était tempérée le plus souvent par tant de bonne grâce, d'à propos, de réel intérêt pour ses victimes, qu'on ne lui gardait pas longtemps rancune et que plus d'un prétendait même y trouver du plaisir—car celui qu'elle aime le mieux est le mieux grondé, c'est la plus grande marque de sa faveur, dit Marmontel.

Mme Geoffrin avait fondé chez elle deux dîners: le lundi pour les artistes; on y voyait Boucher, Vernet, La Tour, Soufflot; le mercredi pour les gens de lettres; on y voyait d'Alembert, Mairau, Marivaux, Marmontel, Morelet, Thomas, Grimm. Les seuls étrangers admis aux dîners, c'est-à-dire dans son extrême intimité, étaient l'abbé Galiani, Carraccioli, le comte de Creutz et le baron de Gleichen. Une seule femme était admise avec la maîtresse de maison, c'était Mlle de Lespinasse. Mme Geoffrin avait remarqué que plusieurs femmes dans un dîner distraient les convives, dispersent et éparpillent les causeries; elle aimait l'unité et à rester centre. En cela elle n'était pas du même avis que madame Necker qui trouvait que dans les assemblées littéraires, le rôle des femmes a son utilité, "en ce qu'elles remplissent les intervalles de la conversation, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines; on les compte pour rien, et tout se brise à leur défaut." Au reste justifiée ou non, cette exclusion se bornait aux dîners du lundi et du mercredi; car sans compter l'essaim de jeunes mondaines qui fréquentaient les petits soupers, madame Geoffrin contracta quelques solides amitiés féminines.

Pour qu'aucun art ne fut exclu de ces belles réunions, la musique à son tour était fréquemment appelée à charmer les convives. Rameau y venait souvent donner des concerts. Mozar, âgé de huit ans, s'y fit entendre et madame Geoffrin, prise d'admiration pour le prodigieux enfant, s'intéressa vivement à lui et aux siens et écrivit au prince de Kaunitz, premier ministre d'Autriche, une lettre de recommandation chaleureuse: "J'ai appris, lui dit-elle, qu'un nommé le petit Mozart, dit le petit prodige en musique, était à Vienne avec son père. . Le père étant et toute sa famille de fort honnêtes gens, ils ont été généralement considérés à Paris et en particulier de plusieurs personnes de ma connaissance qui faisaient un très grand cas des vertus du père et des talents des enfants.

"Daignez, mon prince, mettre cette honnête famille à l'ombre de vos ailes; ils seront heureux et ils le seront plus que moi."

Il me faut parler maintenant des relations de madame Geoffrin avec les souverains, car madame Geoffrin, tout en le disimulant de son mieux, avait un penchant pour les hautes relations, et lorsque le mérite personnel de ses visiteurs était rehaussé d'un titre de ministre ou d'ambassadeur, on s'apercevait à la chaleur de son accueil que le rang y était bien pour quelque chose. Elle redoublait alors d'attentions et de prévenances et voulait que chacun en fit autant autour d'elle: "Soyons aimables," disait-elle à ses convives ordinaires, et elle se tenait pour satisfaite lorsque le noble personnage quittait sa demeure ébloui de ce qu'il y avait entendu et désireux d'y retourner au plus tôt. Elle y réussissait d'ailleurs à merveille et si artistes et gens de lettres formaient le fond de son entourage, les plus illustres de la Cour défilaient à leur tour dans le salon de la rue St-Honoré. Parmi les étrangers, le prince de Kaunitz lui témoigne beaucoup d'amitié, il daigne même correspondre avec elle elle en est abîmée de gratitude et la femme que nous avons vue jusqu'ici si réservée, si fière, si froidement ironique, écrit: "Vous daignez, mon prince, me remercier de penser à vous et d'en parler! Et de quoi puis-je parler, qui flatte plus mon amour-propre, et remplisse plus mon cœur? Quand vous ne me direz rien, je r specterai votre silence et vos occupations; mais toutes les fois que vous me ferez un petit signe, je parlerai"

C'est par le prince Cantémir, ambassadeur de Russie en France, qu'elle fit la connaissance de la princesse d'Anhalt-Zerbst, mère de la grande Catherine. La princesse était femme d'esprit et se piquait de littérature; madame Geoffrin lui plut infiniment, l'intimité fit de rapides progrès, car quelques jours après la présentation, elles avaient déjà dîné ensemble. Madame Geoffrin allait voir la princesse à sa toilette et elles allaient ensuite visiter les cabinets de curiosités. La princesse en fait de si grands éloges à sa fille, alors grande duchesse de Russie, qu'elle lui inspire une violente curiosité de connaître par elle-même, une personne si célèbre et d'un mérite si rare. Et quelque temps après, lorsque cette fille régnait sur la Russie, elle voulut entrer en relation avec madame Geoffrin; il s'établit alors entre elles une longue correspondance. L'impératrice Catherine voulut savoir comment elle avait été élevée et c'est alors que madame Geoffrin fait le récit de son éducation et le portrait de sa grand'mère, madame Chemineau.

Les grands seigneurs de Pologne en venant en France, tinrent aussi à honneur de présenter leurs hommages à madame Geoffrin, et le comte Poniatowski, grand trésorier du royaume et grand-maître de l'artillerie, fut un de ceux qui reçut l'accueil le plus chaleureux.

Elle lui rendit tant de services et le mit si fort à la mode, que M. de Poniatowski, par plaisanterie la nommait, sa femme, et lui dit qu'il lui enverrait ses enfants, en leur recommandant d'avoir la même confiance en elle que si elle était leur mère. En effet, les enfants du comte vinrent l'un après l'autre et elle leur servit de mère dans ce grand Paris. Le quatrième Stanislas-Auguste qui avait alors 21 ans, se laissa guider par elle, il l'appelait maman; elle fut pour lui une mère véritable, tendre, attentive, dévouée;

mais elle ne tarda pas à prendre avec lui son humeur ordinaire, c'est-à-dire qu'elle fut comme avec ses philosophes, souvent grondeuse. Grimm raconte qu'il a vu souvent Stanislas-Auguste, demander et obtenir pardon de ce que la sévérité maternelle appelait conduite de mauvaise tête; le lendemain, c'était nouveau sujet de gronderie et nouveau besoin de pardon.

Le séjour du jeune comte à Paris, ne dura que cinq mois. Il fut rappelé en Pologne; quelque temps après il devint ambassadeur à St-Pétersbourg et quelques années plus tard il montait sur le trône de Pologne protégé par Catherine de Russie qui avait éprouvé pour lui un fol amour; et au milieu de tant d'aventures et malgré sa prodigieuse fortune, il n'oublie pas Mme Geoffrin, son premier soin est de lui écrire: " Maman, votre fils est roi, venez voir votre enfant."

A cette nouvelle, madame Geoffrin est littéralement hors d'elle-même, et ne peut modérer l'excès de son enthousiasme, elle qui n'a jamais fait que de très courts déplacements, voilà qu'elle s'habitue à l'idée d'aller en Pologne, malgré les difficultés du voyage. Pour voir son cher fils, son cher roi, son cher Stanislas-Auguste, que ne fera-t-elle pas? " Mon cœur s'élance vers vous, lui écrit-elle, et mon corps a envie de le suivre... Je crois réellement que je mourrais de joie si je vous embrassais. Mon fils! mon Roi! Quelle est la particulière qui peut dire cela? Moi seule!"

Heureusement cet accès inattendu est de courte durée et les premières émotions dissipées, sa vraie nature reparaît et son âme réfléchie reprend possession d'elle-même. Il y a moins d'exaltation dans les lettres qui suivent, elle redevient simple, enjouée, judicieuse, d'esprit net et de sens pratique, elle donne des conseils à son fils d'adoption, lui signale les défauts et les faiblesses de son généreux caractère, en un mot, elle reprend son rôle de mentor. Son unique préoccupation maintenant est de préparer son voyage, car plus elle y songe, plus elle trouve que ce voyage est nécessaire, et la voilà qui fixe la date de son départ; elle quittera Paris, le 1er avril 1766, elle a plusieurs mois devant elle pour ses préparatifs; elle a tout pesé, tout prévu: elle a une santé parfaite, elle n'est pas paresseuse, ni difficile sur les délicatesses des femmes, enfin ses revenus lui permettent de faire cette dépense. Elle prépare son itinéraire et se demande si elle passera par Berlin ou par Vienne; Grimm lui conseille de passer par Berlin, car le roi de Prusse l'invitera sûrement à venir visiter ses châteaux de Sans-Souci, etc, etc. Mais elle n'y tient pas, le grand Frédéric ne lui est pas sympathique, à son avis, il n'est ni grand homme, ni vertueux; dans cinquante ans on ne parlera plus de lui, puis qu'obtiendra-t-elle de lui? une audience de cinq minutes? ce n'est pas ainsi qu'elle aime voir les hommes en général, et les rois en particulier. Donc pour toutes sortes de raisons, elle n'ira pas à Berlin, elle préfère passer par Vienne, où l'impératrice Marie Thérèse manifeste une grande envie de faire sa connaissance. Stanislas-Auguste lui désigne comme compagnon de route le comte de Loyko qui regagne Varsovie. A Vienne, elle trouvera un officier de la maison du roi qui s'efforcera de rendre le trajet jusqu'à Varsovie, le moins désagréable possible. —Tous ces pourparlers, ces apprêts, ces escortes donnent au voyage de madame Geoffrin, l'allure d'un déplacement princier, l'Europe entière s'y intéresse.. Enfin elle part le 21 mai 1766, à 3 heures après-midi, dans la vaste berline qu'elle a fait faire exprès pour son voyage.

Déjà à Vienne, on s'occupe de son arrivée et le prince de Kaunitz a donné l'ordre à toutes les postes de l'Empire de le tenir au courant de la marche d'une si illustre voyageuse. Aussi dès le lendemain de son arrivée, sa chambre est à peine ouverte qu'elle est envahie par une foule de pages et de messagers envoyés pour la complimenter, savoir de ses nouvelles, la prier à dîner. Les nombreux seigneurs, les ambassadeurs, qu'elle a reçus à Paris, viennent lui présenter leurs hommages.

Elle est la reine du jour et elle en jouit délicieusement. Elle écrit à ses philosophes: " Vous autres qui vous moquez de moi toute la journée, vous seriez confondus si vous voyiez le cas que l'on fait de moi ici."

L'impératrice-Reine lui fait dire par le prince de Kaunitz qu'elle désirait la voir. Le lendemain la présention a lieu à Schœnbrunn où Marie Thérèse se trouvait avec ses enfants. L'archiduchesse Marie-Antoinette alors âgée de 12 ans frappa particulièrement madame Geoffrin qui la trouva " belle comme un ange " et se penchant vers elle: " Voilà une petite archiduchesse charmante; je voudrais l'emporter avec moi!"—" Emportez, emportez! répondit en souriant Marie-Thérèse" qui recommanda ensuite à Madame Geoffrin " d'écrire en France qu'elle avait vu cette petite et qu'elle la trouvait belle."

Enfin, elle quitte Vienne et dix jours plus tard, elle atteint cette terre promise gagnée au prix de tant de fatigue, objet de si brillantes espérances. - Le roi l'accueille avec des transports de joie, il veut qu'elle soit logée magnifiquement et commodément, de plain-pied à son appartement, il lui donne une cour brillante de seigneurs vieux et jeunes, toute sa maison est aux ordres de Madame Geoffrin, et les dames de la cour la traitent en personnage illustre. Elle écrit à sa fille: " Je jouis ici de toutes les satisfactions possibles pour mon amour-propre et pour mon cœur. Comme ma modestie ne me permettrait pas de dire moi-même à quel point sont mes succès dans tous les genres, je ferai à mon retour à Paris comme dans les grands romans de chevalerie, je prendrai un écuyer pour les raconter."

Mais ce bel enthousiasme ne devait pas durer et les lettres qui suivent sont d'une allure toute différente, le charme qui l'enivrait s'est subitement évanoui et la réalité a dissipé d'un souffle les rêves ambitieux de cette bourgeoise égarée chez un roi.

Stanislas-Auguste avait bien écrit: "Venez maman, j'ai besoin de vos conseils," mais l'erreur de madame Geoffrin fut de prendre ces mots au pied de la lettre et de croire avec candeur qu'elle pouvait en user avec le nouveau roi, comme avec les beaux esprits du salon de la rue St-Honoré. L'état misérable du royaume de Pologne fut le premier sujet de différend de Madame Geoffrin et de son royal fils. Elle voulut donner des conseils, entreprendre une campagne contre les vieux oncles du roi qui, disait elle, lui portaient ombrage et le roi se vit dans la nécessité de lui faire sentir, que l'autorité d'une "mère adoptive" devait avoir des bornes et que la cour de Varsovie ne se gouvernait pas aussi aisément que le Royaume de la rue St-Honoré."

Les lettres en France deviennent alors plus rares, et elle parle de son retour maintenant, elle reverra avec plaisir ses amis de là bas, son Paris. Cependant Stanislas-Auguste a toujours pour elle beaucoup d'affection et la séparation paraît avoir été, sinon comme à l'arrivée, d'une tendresse expansive, du moins affectueuse et digne, et la première lettre du roi, écrite le lendemain du départ, dénote un réel chagrin.

"Vous êtes partie! J'ai trouvé en m'éveillant mon château et ma journée vides! je suis resté seul, bien seul, muet, le cœur serré et triste." La réponse de Madame Geoffrin est plus froide et porte quelques traces d'amertume.

Enfin la voilà revenue au bercail et l'accueil qu'elle reçoit à Paris, lui fait vite oublier les déboires de son séjour à la cour de Pologne; elle se sentit plus loin qu'avant son départ, de l'ami qu'elle était allé chercher aux confins de l'Europe, et elle se dédommagea en aimant davantage ceux qu'elle avait laissés au logis.—Ce fut le résultat de son voyage.

MADAME SAUVALLE.

Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*).

Lorsque en sortant du moulin elle prit d'elle-même, au lieu du chemin du retour, le sentier des sapins, ce fut presque avec hésitation qu'il la suivit.

Elle alla s'asseoir sur une des meules moussues de la clairière que tous deux affectionnaient et, rieuse, cueillant autour d'elle des cyclamens, commença à en tresser une guirlande; elle avait besoin d'occuper ses mains que l'attente du grand aveu qu'elle pressentait rendait tremblantes.

Sir Gilbert se tenait à deux pas de là, les sourcils froncés d'un air sombre, les yeux fixés attentivement sur Ulrique.

—N'allez-vous pas vous asseoir pendant que je fais ma guirlande? demanda t-elle en levant les yeux sur lui.

Sir Gilbert ne répondit pas et resta debout encore une minute, puis faisant un visible effort il vint s'asseoir sur la seconde meule. Elle sentit que le moment approchait, et cela lui causa une secrète frayeur.

—Je suis bien aise qu'il fasse beau,—dit Ulrique,—cela m'aurait fait trop de chagrin qu'il plût justement aujourd'hui.

—Pourquoi justement aujourd'hui? — demanda Sir Gilbert avec vivacité.

—Oh! ce n'est qu'une idée à moi, dit-elle en dissimulant un sourire parmi les fleurs.

Il fronça le sourcil et n'insista pas.

—Dites-moi,—fit-elle en pensant à la soirée de la veille,—est-ce que c'est bien difficile d'apprendre à danser? A vingt ans, je ne crois pas, n'est-ce pas, et il me semble que maintenant je voudrais savoir.... Et vous, aimez-vous la danse, cousin Gilbert?

—Qui?.... Moi?.... — fit-il comme réveillé d'un songe.—Oh! non! pourquoi aimerais-je la danse?

—Vous avez renoncé aux bals?

—C'est selon.

—Quand êtes-vous allé au bal pour la dernière fois?

—Je l'ai oublié.

—Ce doit doit être une belle chose qu'un vrai grand bal dans des salons comme, par exemple, ceux de la villa Flora!... Voyons si ma guirlande est assez longue....

Elle dénoua son fichu noir de paysanne et, d'un geste coquet, se couronna des cyclamens.

—Pourrais-je aller au bal ainsi? demanda-t-elle en lançant un joli éclat de rire.

Ce rire parut faire mal à Sir Gilbert; il tressaillit, contempla longuement la jeune fille, délicieuse sous cette agreste parure, et sans desserrer les dents, il détourna la tête.

Ulrique surprit ce geste et sa gaieté disparut. Elle se sentit soudain instinctivement inquiète et troublée. Un silence suivit, pénible pour tous deux, un silence qu'Ulrique, dont le cœur bondissait de l'appréhension de la chose inconnue et désirée, sentait ne pouvoir plus se prolonger.

En effet, pâle, haletant lui-même, Sir Gilbert le rompit, dans un effort qui fit sa voix rauque, presque violente.

—A propos, dit-il, — évitant de la regarder,—vous m'avez demandé tout à l'heure, n'est-ce pas, où j'étais allé au bal pour la dernière fois?

—Oui,—fit Ulrique interdite.

—Eh bien, je m'en souviens maintenant. C'était à un bal à la cour et j'y étais avec... avec Lady Nevyll.

—Votre mère?.... Elle vit donc encore?

—Non, ma mère est morte....

Ici sa voix s'éleva, à la fois stridente, agressive, hautaine et douloureuse.

—C'était avec Lady Nevyll,.... ma femme....

Ulrique, si distinctement que ce dernier mot eût été prononcé, crut d'abord avoir mal entendu. Tout à coup un frisson la saisit, elle se leva et s'écria:

—Vous êtes donc marié?....

—Evidemment, puisque je ne suis pas veuf.

—Vous auriez dû me le dire.... avant! dit simplement Ulrique.

Mais elle avait pâli affreusement, son cœur avait cessé de battre, et elle croyait qu'elle allait mourir de honte.... Oh! son rêve!

Très vite, à voix basse, Sir Gilbert lui dit:

—Ne me faites aucune question; ....c'est une triste histoire.

Elle, descendre jusqu'à l'interroger?.... Elle, lui laisser voir l'affreux déchirement de son cœur?... Elle n'eût pas été Ulrique Eldringen, si elle y eût consenti. Elle tenta d'obliger ses lèvres à sourire et, d'un geste très simple et très noble par sa simplicité même, elle arracha sa couronne de cyclamens et la lança jusque dans le ruisseau qui, près de là, bondissait de roche en roche. Elle regarda couler les fleurettes.... C'était, avec elles, son espérance, son bonheur, sa vie qui s'engloutissaient.

Alors, sans qu'ils se fussent rien dit, ils reprirent ensemble le chemin du village.

Peu à peu, au cours du chemin, elle prit sur elle de causer—à peu près seule, car il ne lui donnait guère la réplique—de choses indifférentes. Mais ce lui fut un réel soulagement lorsqu'il la quitta et aussi une horrible impression de vide, doublée d'une secrète terreur, à la pensée que dans l'après-midi ils allaient se retrouver ensemble comme de coutume. Est-ce que

c'était possible maintenant qu'un si large fossé était creusé entre leurs deux existences ?

Rentrée à la Maison de la Vierge, elle réfléchit. Le souci de sa fierté lui défendait de paraître affectée de ce qui était cependant la perte irrévocable de toutes ses plus chères illusions. Gilbert l'avait trompée, en ne lui disant pas, dès la première entrevue, la vérité. Pour le punir, elle ne lui laisserait pas voir combien il avait pénétré dans son cœur, elle le recevrait comme d'habitude; comme d'habitude, il lui lirait quelques passages d'une traduction de Schiller trouvée parmi les épaves de l'héritage paternel. Forte de sa résolution, elle attendit.

Sir Gilbert ne vint pas cette après-midi-là. Il parut le lendemain matin un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Son attitude, que l'on sentait laborieusement composée, voulait paraître celle de chaque jour. Plus maîtresse d'elle-même, ce fut d'une voix à peine tremblante qu'Ulrique le salua de la phrase coutumière :

—Bonjour, cousin Gilbert.

Il répondit d'un ton qui essayait d'être léger et que démentait le cercle de bistre autour de ses yeux, signe révélateur d'une longue et pénible insomnie. Elle, très vite, se mit à parler au hasard, tout en brossant énergiquement les planches du rugueux parquet. Elle se força même jusqu'à rire, mais ce qu'elle ne put prendre sur elle, ce fut d'oser lever les yeux sur Gilbert. Par un accord tacite, lui s'obstinait à contempler le poids de l'horloge ou le paysage à travers la trouée de la fenêtre. Comme, malgré ses efforts, Ulrique se sentait à bout de gaieté factice et ne redoutait rien au-dessus du pesant et dangereux silence que tout annonçait imminent, elle dit tout à coup :

—Ne me faites-vous pas la lecture aujourd'hui, cousin Gilbert ?

Elle alla prendre sur une planche le Schiller et le lui tendit. Maladroitement leurs mains se touchèrent, et tous deux, comme au contact d'un fer rouge, se retirèrent vivement en arrière. Le livre tomba. Gilbert le ramassa d'un geste presque violent pendant qu'Ulrique cachait son trouble soudain en se détournant. Alors, il lut.... il lut des mots incompris d'une voix absente ; elle s'acharna au nettoyage inconscient de la planche la plus lointaine du banc où il était assis, soulignant parfois d'une observation, hors de propos, un passage qu'il avait oublié avoir lu.

Cette pénible comédie, ou, pour mieux dire, ce double supplice dura jusqu'à ce que l'horloge ait sonné l'heure où, d'habitude, Gilbert quittait la Maison de la Vierge pour aller prendre son repas à l'auberge. Ce fut pour tous deux un soulagement, et Gilbert s'enfuit, ce jour-là, plutôt qu'il ne partit.

Sans doute, la comédie que se jouaient bien inutilement ces deux cœurs allait recommencer quand reviendrait Gilbert ; mais cet intermède d'une heure et demie ou deux leur permettrait de part et d'autre de reprendre des forces. Pour la première fois Ulrique trouvait les aiguilles trop rapides en l'absence de son cousin ; elle eut voulu retarder sa rentrée en scène. Aussi éprouva-t-elle une violente secousse en entendant de nouveau, moins d'une heure après qu'il l'avait quitté, le pas de Gilbert sur le gravier de l'allée sablée. Que signifiait un si prompt retour? Ce fut en tremblant qu'elle alla lui ouvrir.

—Cousine,—dit-il en entrant et en précipitant nerveusement les mots,—je viens de recevoir une lettre,.... une lettre qui m'oblige à partir.... à partir sans retard. Alors j'ai pensé que je ferais bien de venir vous faire mes adieux tout de suite.

—Vous partez ?.... s'écria Ulrique d'une voix étranglée, oubliant un moment son rôle.

Elle n'avait pas prévu cette solution pourtant bien naturelle.

—Oui,.... une affaire urgente.... me réclame....

—Oh ! en ce cas,—balbutia-t-elle éperdue, —il ne faut pas différer....

Elle comprenait trop bien que c'était un prétexte, bien mal trouvé même, puisque le courrier ne devait passer que dans plusieurs heures. Au fond, elle en savait gré à Sir Gilbert, mais le saisissement étant plus fort que sa volonté et la rendait muette. Ce fut son cousin qui reprit avec un rire nerveux, en lui tendant la main :

—Allons, vous me souhaitez bon voyage, n'est-ce pas? Je tâcherai de revenir vous dire un dernier adieu, à moins que mes bagages à faire, mon compte à régler à l'auberge, ne me prennent jusqu'au dernier moment...

Et il y avait quatre heures encore avant le départ de la diligence.

Ulrique ne pouvait refuser sa main : elle la tendit en frémissant et en détournant les yeux. Lui, la serra à peine et brusquement s'élança au dehors.

Ulrique courut au seuil et s'appuya au chambranle, rigide et blanche comme une statue. Elle entendit longtemps les pas pressés et de plus en plus affaiblis de Sir Gilbert, puis, plus rien. Alors elle rentra en chancelant et se laissa tomber devant la table, et, la tête enfouie dans ses deux bras, elle sanglota.

XII

OPHÉLIE

La diligence avait conduit Sir Gilbert jusqu'à la gare la plus proche, ou, pour mieux dire, la moins lointaine. Machinalement, il se présenta au guichet.

—Pour où ? lui demanda une voix somnolente.

(à suivre)

EN GLANANT

Sur une hirondelle.

L'hirondelle est un charmant oiseau que sa grâce a engagé plusieurs femmes à prendre pour emblême.

La reine Christine de Suède ajoutait ces mots à une hirondelle aux ailes éployées qui lui servait de cachet :

"Pour trouver mieux !"

Mde de Staël, exilée, l'avait choisie pour orner le papier sur lequel elle écrivait à ses amis en y ajoutant ces mots : "Je l'envie !"

Mde de Sévigné avait également adopté l'hirondelle et y avait ajouté cette devise qui dépeignait la chaleur de son cœur : "Le froid me chasse."

Madame de Stael et Napoléon.

On connait l'antipathie de Napoléon Ier pour madame de Staël qui ne l'épargna pas non plus dans ses propos, tant qu'il fut au pouvoir.

Mais quand Napoléon succomba sous les coups de la coalition, Mme de Staël montra la grandeur d'âme de la femme de génie qu'elle était.

A Benjamin Constant, qui se réjouissait de la défaite de celui qu'il appelait "un lâche coquin", elle dit :

—Vous n'êtes pas Français, Benjamin... Quarante mille victoires sont pourtant une noblesse !...

Cette générosité pour les vaincus était innée en elle, et M. de Talleyrand, qui lui gardait rancune du rôle qu'elle lui avait donné dans un de ses ouvrages, disait volontiers d'elle qu'elle aimait "à repêcher ceux qu'elle avait noyés la veille."

Oiseaux-tailleurs.

Il y a dans les Indes une espèce d'oiseau à laquelle on a donné le nom d'oiseau-tailleur. Ce nom lui vient de la manière vraiment merveilleuse dont il confectionne son nid.

Il choisit l'extrémité d'une branche, lorsqu'elle est pourvue d'une longue feuille, puis il perce, dans cette feuille, des petits trous au moyen de son bec qui a la forme d'une alène de cordonnier. Il prend alors à des plantes de longues fibres qui forment un fil solide, et avec ce fil, il coud ensemble les bords de la feuille en forme de sac, après quoi il fait un nœud à l'extrémité de chaque filament pour consolider son ouvrage, toujours se servant de son bec. La partie de la feuille qui touche à la tige est ensuite pliée et pressée, de la même façon et il en fait une toiture, en forme de coiffe, pour protéger l'ouverture de son nid contre le soleil et contre la pluie.

Quand la feuille qu'il a choisie n'est pas assez grande, le petit travailleur prend une autre feuille et la coud à la première.

Cet oiseau-tailleur a un grand avantage sur ses confrères humains.

Il n'envoie jamais sa note !

Soupe d'autrefois.

La soupe étant un mets éminemment français, il est intéressant de voir de quelle façon nos pères la mangeaient.

D'abord, ce qu'ils appelaient soupe, c'était chacune des tranches de pain que l'on trempait dans le bouillon du pot au feu.

L'emploi des assiettes ne s'étant pas encore généralisé, chaque convive, au moyen d'une cuillère à bouche qui lui servait aussi pour tout le reste du repas, pêchait ces tranches dans le pot, tour à tour, ce qui n'était pas toujours facile.

Le duc de Montausier, trouvant incommode et sans doute dégoûtante, cette manière de se servir, inventa la grosse cuillère que nous appelons la louche.

A propos de l'ancienne manière de manger la soupe, Tallemand des Réaux conte une aventure amusante :

Un sieur de Vaudy, dînant un jour chez un comte de ses amis, se signalait par sa maladresse, en face d'une soupe dont il n'arrivait pas à retirer une seule tranche.

Furieux, il se lève soudain et appelant son valet :

—Ote-moi mes bottes, lui dit-il.

—Maintenant !..... Pourquoi donc faire? lui répond le valet fort surpris.

—Débotte-moi donc vite, maraud ; tu ne vois pas que je veux me jeter à la nage pour puiser quelque chose dans ce pot d'enfer !

Dans un salon, une dame, parlant d'une de ses amies, dit :

—Qu'elle est donc *sotte !*

—Qu'en savez-vous? réplique une autre persone. Elle ne dit jamais rien !

—C'est vrai ; mais on voit qu'elle *pense des bêtises !*

Propos d'Etiquette.

Je m'efforce de simplifier autant que possible les questions qui me sont adressées ; je ne mets pas même la signature des correspondants, qui pourront du reste parfaitement se retrouver sans cette indication. Mais s'ils voulaient bien m'aider dans ma besogne en posant leurs questions de la façon la plus brève et la plus simple possible, je leur aurais beaucoup de reconnaissance. Je résume souvent trois pages de lettre en une demande de deux lignes ; c'est un soin que l'écrivain aurait pu prendre le premier puisque, pour l'intelligence du lecteur, on imprime les questions aussi bien que les réponses.

LADY ETIQUETTE.

D.—Les enfants doivent-ils porter le deuil ?

R.—Je sais qu'en France on fait porter le deuil en blanc aux enfants jusqu'à l'âge de neuf ans. Ici, notre climat, ainsi que d'autres considérations ne permettent pas d'habiller constamment les enfants en blanc. Mais je ne crois pas qu'on doive astreindre les enfants au-dessous de sept ans à porter une rigoureuse robe noire.

D.—Dans un dîner de cérémonie, quelle place doit occuper un abbé de mes cousins, beaucoup plus jeune que la plupart de mes hôtes ?

R.—La place d'honneur. Il n'y a que dans les dîners officiels que cette règle varie.

D.—Comment sert-on les huîtres ?

R.—On laisse l'huître sur la coquille inférieure ; il vaut mieux l'en détacher, bien que l'on ait inventé les petites fourchettes, dites *trident* dont une des dents est assez effilée pour couper l'huître sur la coquille. C'est avec cette petite fourchette que l'on mange l'huître. On met un morceau de citron dans chaque assiette. C'est le vin blanc, Sauterne, Chablis ou autre, qui se boit avec les huîtres.

D.—Dans une présentation, doit-on donner la main ou se contenter de saluer ?

R.)—C'est selon. Une maîtresse de pension doit tendre la main à tous ses hôtes, même à ceux qu'elle reçoit pour la première fois. Si on vous présente quelqu'un dans une visite, vous vous contentez de saluer, à moins que vous n'ayez des raisons pour être tout à fait cordial avec la personne qu'on vous présente. Dans tous les cas, c'est à la femme à donner la main ou à saluer la première.

LADY ETIQUETTE.

LE COIN DE FANCHETTE

Mimi.—Pourquoi je n'organise pas un concours? C'est une idée. Je la mettrai peut-être à exécution quelque jour.

Jenny.—Vous perdez votre temps à lire les romans de Raoul de Navery. C'est un écrivain de troisième ordre qui ne donnera pas la meilleure formation à votre style.

André.—La poésie est charmante, un peu trop personnelle, et la directrice ne voudra pas qu'elle soit publiée. Elle ne perdra rien à être soigneusement conservée. Son nom d'auteur?

Gertrude.—Ne flânez pas une inutile vie. Vous croyez que le programme de vos jours m'a fait envie, peut-être? Vous êtes dans l'erreur; à votre place, je serais malheureuse comme les pierres.

Carmencita.—Vous avez tort de vous préoccuper à ce point. L'avenir vous apportera peut-être la solution que vous cherchez. "Demain, il fera jour," dit un proverbe espagnol. Gardez-le en votre mémoire.

Fabiola.—Je connais, en effet, votre nom de plume. Reçu votre correspondance. Elle est bien faite; un peu triste, par exemple, ne le trouvez-vous pas? Si vous vouliez me donner autre chose?

Benoîte.—Les psychologues appelleraient votre jolie passion: un amour de tête. Comme la sagesse de vos raisonnements dénotent bien l'entière indépendance de votre cœur! Vous serez heureuse et je vous le souhaite. Il y a mieux, cependant, il y a mieux ....

Ouvrière.—Ne risquez pas, dans cette association, votre argent si péniblement gagné. Consultez quelqu'un compétent en affaires et désintéressé. Pour ma part je n'ai nulle confiance, et j'ai des doutes, non sur la bonne foi, mais sur la clairvoyance de la personne qui vous recommande cette œuvre.

Marcelle Bailly.—Il fallait suivre votre inspiration. Merci pour les articles que vous m'offrez gentiment. Pas trop longs, n'est-ce pas? Et puis, il ne faut pas farder l'histoire; Clothilde, femme de Clovis, était une bien aimable et douce personne, mais, avant de franchir la frontière qui la séparait de son futur époux, elle n'en avait pas moins donné ordre à son escorte, pour se venger de son oncle, de saccager et d'incendier les villages soumis à son parent qu'elle laissait derrière elle.

Roland.—Rodin a été le sculpteur de cette statue de Balzac, que la société des gens de lettres a commandée, puis refusée. Ça été le sujet de grandes controverses. Je l'ai vue; il faut être un connaisseur pour découvrir ses beautés artistiques; de prime abord, ce bloc immense, qui semble à peine dégrossi ne paraît pas créé pour plaire. Mais on m'a fait remarquer l'intensité de l'expression, l'attitude de la tête, l'intelligence du regard, et j'ai compris pourquoi cette œuvre avait des admirateurs si enthousiastes.

Lucienne.—Il est heureux que le nouveau pape vous agrée, car la *sfumata* est éteinte pour longtemps. A Venise, on se serait jeté dans l'Adriatique pour lui. Songez que le bon patriarche avait pris avant son départ pour Rome son billet de retour. J'aime cette simplicité si dépourvue de prétention. Il y a peu de papes qui ont dit à ceux qui s'agenouillent devant lui, que "c'est une étrange position pour causer" et, quand on pense à cette promenade qu'il se propose de faire hors du Vatican, l'an prochain, on ne reste pas que d'être un peu ébahi. Ce qu'il a de saintes gens qui vont être scandalisés!

Bon Ami.—Je vous suis reconnaissante de m'offrir l'occasion de compléter les détails relatifs à M. Osiris, le dernier acquéreur de la Malmaison. Voici: M. Osiris après avoir acheté ce château historique et l'avoir restauré en a fait cadeau à l'Etat. Il appartient maintenant au gouvernement français de le garnir, comme il était au temps de Joséphine. M. Osiris, pouvait fort bien faire réparer les murs, les parquets et les boiseries, mais il ne pouvait y remettre les tableaux qui l'ornaient jadis, qui sont au Louvre, comme les meubles au Garde-meubles, les souvenirs militaires aux Invalides, etc. Tout cela, devenu propriété de la République, ne pouvait être remis à son ancienne place que par l'Etat. Cependant, ce n'est pas du premier coup que le gouvernement accepta la donation de la Malmaison. Les charges d'entretien rendaient le cadeau onéreux; heureusement que l'on s'est décidé à la fin, et maintenant, vous visiterez ce lieu cher à Joséphine, quand il vous plaira d'aller là-bas. Vous me direz si le cabinet de toilette de Joséphine sent encore le musc. C'était son parfum favori et on dit que longtemps, longtemps après sa mort, la Malmaison fleurait cette odeur; les murs en étaient imprégnés. 2° J'ai dit que, dans la chambre du Conseil, les panoplies d'armes de toutes les époques avaient été *représentées* et non *suspendues*, ou *accrochées*, comme vous l'écrivez, parce que ces panoplies sont peintes, ce qui fait une rude différence. 3° Vous êtes bien flatteur de me demander des souvenirs de voyage plus souvent. Mais j'ai déjà été, dans ma vie, tant ennuyée par ces sortes de récits sans cessse ressassés, par certaines personnes, que je m'étais fait la promesse de ne jamais parler des miens, si jamais je venais à voyager. Voilà la raison de mon mutisme jusqu'à présent.

Reçu lettres de *Paul P.*, *Clairette*—qui n'a qu'à chercher dans le dictionnaire le mot qu'elle me soumet—*Cécilia*, *Vasa*, *Québec* et *Matternich*.

FRANÇOISE.

Quiconque a vu des masques dans un bal se tenir par la main sans se connaître, se quitter le moment d'après et ne plus se voir, peut se faire une idée du monde. VAUVENARGUES.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Il y avait autrefois un jeune roi dont la tristesse persistante avait depuis longtemps déjà alarmé les gens de sa cour. On avait essayé de tous leurs moyens pour la distraire, mais toujours le royal malade ne voulait porter que des couleurs sombres, tandis que sa chevelure où brillaient encore les fils d'or de son enfance, retombait inculte sur ses épaules. La mélancolie, cette maladie de l'esprit, eut bientôt raison de l'humeur joyeuse des grandes dames et des puissants seigneurs de la cour; jamais plus, le sourire n'effleura leurs lèvres, et on les vit bientôt échanger leurs vêtements dorés contre les parures les plus endeuillées.

Seul le premier ministre du Conseil avait échappé à la funeste contagion, et il voulait consacrer tous ses efforts pour tirer le roi de l'abîme où il s'enfonçait de plus en plus. Les plus facétieux bouffons furent appelés, mais leur verve ne parvint même pas à attirer vers eux l'attention du souverain. On alla jusqu'à simuler une guerre, espérant que le bruit du canon sous ses fenêtres éveillerait son humeur belliqueuse. Rien n'y fit

Le premier-ministre se creusa la tête pour apporter à ce problème difficile une solution satisfaisante. Il s'enferma trois jours durant, après quoi, faisant irruption dans la chambre du Conseil :

—Messieurs, s'écria-t-il j'ai à vous soumettre un nouveau projet, toujours en vue de la guérison de Sa Majesté. Il faut que nous lui trouvions une épouse sur le champ.

D'un commun accord la docte assemblée opina du bonnet. Des proclamations furent lancées par tous les royaumes de l'univers. On vit arriver au palais royal les princesses les plus charmantes comme aussi les plus anxieuses de capter l'attention du monarque si jeune, si beau et pourtant si malheureux! Ce fut en vain. Le souverain ne leva pas même les yeux sur les brillantes charmeresses qui durent bientôt refaire le chemin déjà parcouru, n'emportant plus avec elles, cette fois, l'espoir qui auréole les fronts.

A son tour, l'ex chancelier voulut se livrer aux réflexions profondes. Puis il ordonna une seconde publication solennelle invitant les jeunes filles, nobles ou roturières à se présenter devant le roi. Cette nouvelle proclamation n'était pas encore parvenue jusqu'aux confins du royaume qu'un jeune homme se présentait devant le chancelier.

—J'ai voulu vous apprendre dit-il en s'inclinant, que ma sœur, une humble gardeuse de dindons, possède le rire plus joyeux et le plus entraînant qu'on puisse entendre. Lorsqu'elle rit, les dindons rient avec elle, l'eau du ruisseau rit encore, les grands arbres eux-mêmes se laissent gagner et secouent leurs branches en d'immenses éclats de rire.

—Vite! courez, s'écria le chancelier, il faut amener cette pauvre fille devant le roi!

Deux jours après, les portes du palais royal s'ouvraient toutes grandes devant un jeune homme et sa sœur. Un rire perlé montait et descendait en gammes chromatiques.

Le chancelier regarda le premier-ministre et tous deux laissèrent échapper un long éclat de rire qui firent sursauter plusieurs fois les échos momifiés des vastes salles aux sombres tentures.

A mesure que les oreilles assagies des membres du Conseil s'ouvraient toutes grandes sous l'influence de cette harmonie nouvelle, ils étaient saisis, eux aussi, d'un rire inextinguible qui secouait leur corps tout entier.

Riant toujours, la gardeuse de dindons est introduite auprès du roi, convulsé à son tour, tandis que le grandes dames et les puissants seigneurs de la cour, mis en gaieté par des accents nouveaux, dansent de plaisir.

—Sire, dit le chancelier, ne pensez-vous pas que cette jeune fille apporterait sous votre toit le bonheur que vous rêvez?

—Je le crois, fit Sa Majesté, car j'estime son rire plus que toutes les richesses, plus que le pouvoir, plus même que mon trône, et je veux qu'elle soit la reine aimée de ses sujets et chérie de son époux.

Riez, mes petits amis, dilatez vos cœurs, que les éclats de votre gaieté montent dans l'air et qu'ils se répandent partout où se portent vos pas. Le rire est une monnaie dont vous devez vous montrer prodigues, et dans votre famille et autour de vous. Le rire est un remède efficace contre les maux de la vie, servez-vous en largement et faites des heureux autour de vous.

TANTE NINETTE.

A mes Neveux et Nièces

Un général rassemblant un jour ses soldats après une sanglante bataille leur fit entendre pour tout éloge, ces simples mots :

"Mes enfants, je suis content de vous." Je voudrais bien, à l'exemple de ce grand homme dont l'histoire fait mention, pouvoir vous dire la même chose. Mais hélas! à mon grand regret, je ne le puis, et je suis bien obligée de vous l'avouer mes chers petits amis.

Comment se fait-il que vous ne répondiez pas en aussi grand nombre qu'autrefois aux questions que je pose? J'en suis désolée pour vous vu le bien que vous en retireriez, car malgré toutes vos autres occupations, vous devriez réserver une demi-heure de temps en temps à votre page; l'abondance, le travail instructif n'est jamais un mal, croyez-moi. Où est-il le beau zèle de quelques mois à peine où j'avais peine à trouver place pour tous nos noms! C'était l'âge d'or de Tante Ninette alors, et j'y suis si habituée à cet âge heureux que je ne puis renoncer à l'idée de ne plus le voir revenir.

Mamans qui lirez ceci, encouragez vos enfants à l'étude: enseignez-leur au besoin la manière de chercher les questions qui leur sont faites. Vous

 PAGE DES ENFANTS 

ne sauriez croire tout le bien qui en résultera pour eux : leur esprit sera plus délié, leur intelligence se développera avec plus d'aisance, et vous serez tout étonnées un jour de constater les progrès qu'ils auront faits sans grand effort de leur part, et sans trop de peine du vôtre.

Donc, je compte sur vous, secondez mes efforts et vous n'aurez qu'à vous féliciter.

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Enigme

Quoique n'étant fort d'aucune matière
On entend dire couramment,
Que je suis d'or, d'argent, de fer,
[de pierre,
Et là-dessus on discourt longuement.
Les dames, dit-on, n'aiment guère,
Même pour le recensement,
Révéler mon petit mystère ;
Mais Bébé me dit fièrement,
Et le vénérable grand-père
A quelque orgueil en me comptant.

Locution usitée

(Pour mes jeunes savants et savantes)

D'où vient cette expres-ion : C'est la flèche de Parthes et que signifie-t-elle?

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Qu'était-ce que le grand prêtre Héli, et quels furent ses enfants? Nommez son successeur.

Réponses à Jeux d'esprit

Anagramme

Je suis sur quatre pieds le nom
D'un épi barbelé tout blond.
Brouillez-les, vous verrez paraître
Le nom fantastique d'un être
Qui fait peur au petit enfant
Dans les contes de Mère Grand.

Rép. : Orge—Ogre.

Ont bien répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Rose-Alma B, Saint-Lambert ; Corinette, Trois-Rivières ; Lucile, Lucette et Lucie, Montréal ; Feuille d'automne, Batiscan.

Question historique

(Pour mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque le titre de Majesté fut-il donné au roi de France?

Quel titre leur donnait-on avant?

Rép.: Jusqu'à Louis XI, on leur donna le titre d'*Altesse*. Depuis cette époque, celui de Majesté.

Ont répondu : Rose-Alma B., Saint-Lambert ; Corinette, Trois-Rivières ; Lucile, Montréal ; Laurier Rose, Verdun ; Fleur de-Lin, St-André-Avelin.

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Donnez en quelques mots l'histoire de Solomon. Quels furent ses enfants?

Rép : Solomon, fils de David, eut un règne pacifique et heureux, mais à la fin, il s'enorgueillit des richesses et de tous les dons que Dieu lui avait départis. Pour le punir, Dieu l'avertit qu'après sa mort son royaume serait divisé. Ce qui arriva en effet sous le règne de Roboam, son fils et son successeur.

Ont répondu : José R., Anse à Gilles ; Feuille d'Erable, Laure, Luce et Adrien, Montréal ; Petit Mousse, Sainte-Anne de la Pérade.

Petite poste en Famille

Cendrillon, Ville-Marie.—Je suis contente de te voir revenue, Cendrillon ; il me semble qu'il y a longtemps que tu avais délaissé notre cercle. Tu n'en es pas moins la bienvenue, petite brebis égarée, et je te souhaite plus de persévérance pendant cette année.

Pour les tout petits

LETTRE A MA POUPEE

(MONOLOGUE POUR FILLETTE)

(Elle entre en personne très presssée, se place devant son bureau et, tout en préparant son papier, mais sans s'esseoir, commence ainsi :)

Je vais écrire à... ma poupée...
J'y pense depuis huit grands jours ;
Oui ! mais je suis trop occupée...
Nous avons les leçons, les cours...
Et puis aussi—très grave épreuve
Avec laquelle il faut compter—
Les essais de la robe neuve !...
Le monologue à répéter,

(Elle prend la plume et passe devant le public.)

Le *five o'clock* et les visites,

(Très vite.)

Les bals blancs...

(Avec ironie.)

Trop collet monté,
Et la toilette des petites...
Et les ventes de charité !

(En marchant et toujours vite.)

Et les diners... et les soirées...
Sans compter que l'on a son jour,
Où c'est à peine aux préférées
Si l'on peut dire... Adieu.. Bonjour...

(Elle s'arrête.)

C'est au point que je me demande
Comment l'on peut faire, aujourd'hui,
Tout ce que le monde commande
Pour rester au mieux avec lui !

(Elle va se placer devant sa table ; d'un ton résigné.)

Enfin ! c'est ainsi qu'il faut vivre
Pour être dans le mouvement !...
Et, sans réfléchir, on s'y livre...

(Elle s'assied et se dispose à écrire.)

Voyons, profitons du moment. .

(Elle écrit.)

" Je vous écris, mademoiselle,
" Pour vous gronder bien fort. . bien fort..."

(Elle s'arrête d'écrire et s'adresse au public en changeant de ton.)

—Je dois me montrer, avec elle,
Très sévère ! C'est un effort
Qui me coûte bien, je l'avoue...
Mais, pour son bonheur, il le faut...
Elle fait trop souvent la moue ;
Bouder est un vilain défaut...

(Elle écrit.)

" Pous vous gronder bien fort, vous dis-je.
" A la moindre observation,
" Vous croyant sans doute un prodige,
" Vous boudez... Mon affection
" Ne va pas jusqu'à la faiblesse,
" Et je prétends vous corriger !

(Elle s'arrête et réfléchit, puis reprend.)

" Je tiens compte de la jeunesse,

(Sévèrement.)

" Mais il ne faut pas abuser.

(Nouvelle pause.)

" Vous êtes aussi trop frivole !...
" Tout travail vous déplait... c'est clair.
" A la moindre mouche qui vole,
" Crac ! vous avez le nez en l'air !...

(Elle réfléchit, puis reprend, avec une indignation comique.)

" Quoi ! vraiment, cela me démonte,
" Vous êtes coquette !... un matin
" Vous avez...

(A mi-voix.)

Pour vous j'en ai honte,
" De Paul agacé le pantin !
" Oui, l'on jouait de la prunelle
" Pour ce Chinois de paravent...
" Est-ce donc là, mademoiselle,
" Ce qu'on vous enseigne au couvent ?...

(Nouvelle pause.)

" Puis, vous vous tenez mal à table !
" A tout propos, vous bavardez !..
" Au miroir, c'est insupportable,
" Sans cesse vous vous regardez !..."

(Elle s'arrête et s'adresse au public avec une coquetterie ingénue.)

—Entre nous, elle est fort gentille !
Belles dents, teint frais, longs cheveux ;

(Elle se regarde dans un miroir de poche.)

Chacun voit bien qu'elle est ma fille,
Elle a mon sourire et mes yeux !

(Elle reprend la plume.)

" Il faut toujours être modeste,
" Ne point parler de sa beauté.
" Imite-moi ! Comme moi, reste,
" Modèle de timidité...

(Elle s'arrête et reprend, sur un ton amical et câlin.)

" Mais c'est assez gronder, mignonne...
" Je t'aime trop, assurément !
" Et je t'embrasse et te pardonne
" Pour faire comme fait maman ! "

E. DE LYDEN.

Elections Municipales

LES femmes ne devront pas perdre de vue qu'elles seront, dans le cours de l'hiver, appelées à donner leur vote dans les élections municipales.

Ce n'a pas été sans protestations énergiques et démarches répétées que nous avons reconquis ce droit ; il faut donc ne plus mettre les législateurs dans la position de nous l'enlever parce que nous n'en usons point.

Il faut avouer que jusqu'à présent, on n'a guère facilité aux femmes les moyens de voter ; les bureaux de votation (polls) sont généralement placés dans des endroits où les femmes ne peuvent se présenter sans s'exposer à une promiscuité désagréable ; le très grand souci que la femme canadienne a de sa dignité -- ce dont les hommes devraient lui savoir gré — a été jusqu'à présent le motif principal qui l a empêchée de se présenter dans ces bureaux de vote peu convenables à son sexe.

La loi, qui doit faciliter à chacun l'exercice de son droit, pourrait faire disparaître cet inconvénient, en autorisant des bureaux de vote exclusivement consacrés aux femmes, ou mettre ces bureaux en général, sur un pied tel qu'une femme puisse s'y présenter sans craindre aucun ennui. Ces projets sont à l'étude et j'espère qu'on en viendra bientôt à une entente générale.

Voici le texte même de la loi admettant les femmes locataires et p opriértaires, âgées de 21 ans,au droit de vote dans les élections municipales :

ART. 43.--Les personnes suivantes, âgées de 21 ans révolus, sujets britanniques, et qui ne sont frappées d'aucune incapacité légale, ni autrement privées de leur droit de vote en vertu de cette charte, sont inscrites sur les listes des électeurs, qui sont dressées conformément aux dispositions ci-après, savoir :

1. Toute personne du sexe masculin et toute veuve ou fille majeure, *ou femme séparée de corps et de biens*, inscrite sur le rôle d'évaluation et de contribution foncière en vigueur, comme propriétaire ou occupant de bonne foi des biens-fonds dans la cité, d'une valeur de \$300.00 ou au-dessus, ou d'une valeur annuelle de \$30.00 ou au-dessus, telle que portée au dit rôle d'évaluation ; dans le cas où ces biens-fonds sont possédés à titre d'usufruitier, le nom de l'usufruitier seulement est inscrit sur la liste électorale ;

2. Le mari de toute femme sous le régime de la séparation de biens, lorsque cette dernière est en possession, à titre de propriétaire, ou d'usufruitière, ou de grevée de biens-fonds dont la valeur est portée au rôle d'évaluation et de contribution foncière en vigueur, pour un montant de \$300.00 ou au-dessus, ou lorsqu'elle tient un commerce ou établissement d'affaires qui la rend sujette au paiement de taxes, et qu'elle est inscrite comme telle au rôle de perception des taxes pour une valeur annuelle de pas moins de \$30.00 ; *mais le mari séparé de corps et de biens de sa femme n'a pas le droit d'être inscrit sur la liste des électeurs en considération des propriétés appartenant à sa dite femme.*

2a. *Le droit de vote, accordé comme ci-dessus à la femme séparée de corps et de biens, lui sera aussi accordé dans le cas où elle est inscrite comme locataire sur le rôle de perception des taxes alors en vigueur.*

NOTA.--Tout le souligné est de droit nouveau.

Par ce règlement, plus de SEPT MILLE femmes ont droit de vote aux élections municipales. On peut constater l'influence énorme que le vote féminin peut créer dans le sort d'une élection.

Influence morale et saine, n'en doutons pas, et, si par notre abstention nous ne faisons pas le bien que nous devons, nous aidons au triomphe du mal. C'est donc un devoir que nous avons à accomplir.

FRANÇOISE.

Bibliographie.

M. Fréderic de Kastner, professeur de français et d'allemand au High School de Québec, vient de mettre en librairie la deuxième série de ses *Héros de la Nouvelle France*. Celle-ci traite de Lemoyne de Bienville, de l'établissement de la Louisiane, Lemoine de Sévigny, Lemoyne de Chateauguay, Juchereau de Saint-Denis, Dugué de Boisbriant. Ces sujets sont du plus haut intérêt au cœur de tout bon Canadien ; nous ne saurions donc être trop reconnaissants aux écrivains qui nous fournissent tous les détails et toutes les circonstances de la vie de nos grands hommes.

Cette brochure est en vente, au prix modique de 25 cts., chez Granger & Frères, rue Notre-Dame, Beauchemin & Fils, rue Saint-Paul, Montréal.

Une Bonne Précaution

—Figurez-vous, disait une dame à une de ses amies, chez Carsley, que je viens de me faire filouter mon porte-monnaie. Ce doit être cette personne qui cherche à se frayer un chemin vers la porte, car, elle a rôdé tout à l'heure un gros quart d'heure autour de moi.

—Vous faites montre d'une philosophie peu commune, repartit l'amie ; non-seulement, vous ne manifestez aucun chagrin de la perte de votre argent, mais vous laissez le voleur s'échapper sans être autrement ennuyé.

—Je vais vous dire le secret de ma résignation ; c'est que je venais justement de déposer tout l'argent de mon porte-feuille à la succursale de la Banque Provinciale ici, même, au second étage, et je ne puis m'empêcher de sourire en songeant à la déconvenue de mon filou en inspectant les compartiments vides de mon porte-monnaie.

—Quelle heureuse chance !

—Non, pas une chance, mais une mesure de prudence bien raisonnée que l'on ne doit pas laisser au hasard.

—Vous avez raison, et de ce pas, je vais à cette succursale de banque, si commode pour nous, femmes, qui avons tant d'emplettes à faire dans les magasins et qui sommes en si grand danger de se faire voler ou de perdre notre argent.

Des sots disputaient à table pour savoir s'il fallait dire, dans un salon, aux domestiques : " Donnez-moi à boire, je vous prie de me donner à boire, ou faites-moi boire." Un monsieur, ayant été pris pour juge, leur dit :

—Messieurs, des gens bien nés et bien élevés, doivent dire, ce me semble : "Je vous prie de me mener boire."

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents. son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat,** étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Nous vendons
La Bibliothèque
ÉLASTIQUE
"Macey"
C'est la meilleure.

L'Hygiene dans la Literie

Tous les matériaux qui entrent dans nos Matelas sont garantis purs et exempts de mauvaises odeurs. . . .

Essayez nos Matelas pur Crin, bordure de 6 pouces, en deux morceaux, pour **$8.00**.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin Ste-Catherine et Guy

N.B.—Réparations de Meubles en tous genres. Téléphonez Main 757 pour informations, etc.



VOYEZ L'ASSORTIMENT
DE

FOURRURES

CHEZ

O. NORMANDIN

272-274 rue St-Laurent MONTREAL

Evitez l'encombrement en envoyant immédiatement vos Fourrures pour Réparations.